

Un ciel bleu légèrement voilé conduit vers l'essentiel. L'œil est prêt à raconter ces choses-là. Cette maison de Chargey enfouit des enfances et des adolescences en quête d'équilibre. Si peu de musique dans une telle maison mais les sons et les instruments de l'amour sont là, intacts, murmurants. Marcelle et Maurice tissent un lien particulier par ces voies de feu, d'eau et d'azur. Ici siègent des vacances, des repas et des fêtes de tribu ou encore le repli d'une pensée rêveuse. On y revient même si cela l'on s'y déplace autrement. On avance en gondole, de lieu en lieu, entre ces murs. On se détache de son paysage et de son architecture alors devenus le souvenir de miracles et non du paradis. Réminiscences d'adultes, baignés dans une vie auprès de la nature et de ses éléments, avec des êtres disponibles, attentifs et très aimants.

On reprend son souffle. On enfle les chaussons d'intérieur. Et l'on pénètre de plain-pied dans ce cercle à l'atmosphère presque intemporelle, elle qui offre une perspective ouverte sur ce vaste terrain de jeu. Mémère et Pépère nous les appelons ainsi, habillent des couleurs mûres de leurs cordes vocales, les pièces du rez-de-chaussée où presque toute la vie se passe.

Une rareté des voix passées existe, quand on les aime, leur valeur est immense. Elles vibrent en nous sans s'altérer. Cette rareté prend tout son poids au présent dans cette maison qui a été vendue et quittée par mes grands-parents pour un appartement de ville à la fin de leur vie. L'esprit de cet intérieur me reste comme celui du réel dans l'imaginaire. L'intonation de ces grains de voix s'exprime en plusieurs dimensions encore aujourd'hui dans une clarté limpide. Elle est nerveuse et aiguë chez Mémère et d'une tranquillité naturelle mais ferme chez Pépère. Ces timbres identifiables immédiatement se mélangent et se dissocient dans la résonance d'un domaine où la parole est prééminente.

Les pieds au chaud, je vis dans la continuité cette plongée aux sources de la joie. Dans ce sens, je comprends mieux comment je suis devenu adulte. Avec étonnement, je confronte le sensible à mes souvenirs. De quoi rompre un mythe, un palais, un Éden. De quoi enfiler une autre panoplie pour être dans sa peau. Rien n'est plus indésirable que l'idée d'avoir une enfance sans pouvoir y explorer ces états frontaliers avec la joie. Je suis un adulte très près de ces souvenirs-là. Ne le sommes-nous pas tous un peu dans une mesure définie ?-. Et j'ai la certitude que c'est grâce à cette part préservée, intense, dès la maison de Chargey, que vivre a pris tous ces plis directionnels.

J'entends le portail en ferronnerie noire s'ouvrir. C'est un repère sonore qui annonce une arrivée ou une sortie. Vous connaissez ces sons qui se greffent sur un silence dense. Ce portail se frotte aux gravillons blancs de la cour. Il s'ouvre côté mur dans une lente et froide douceur. Il a enduré le prix de l'attente, pareil aux objets inanimés. Il sait de l'autre côté rester ouvert, corps de métal ouvragé et peint pour survivre aux saisons. Sa rigidité, elle, ne lui permet pas de danser d'ouverture en fermeture, au plus de poursuivre une jolie trajectoire. La maison a ses limites. Sa première frontière visible est ce portail. Ses panneaux rectangulaires portent le dessin de fers à chevaux implantés sur cette surface que le temps a adoubee.

Le second opus musical qui me frappe à chaque fois dans la maison de Chargey, c'est celui du pas sur le sol en gravier. Il est reconnaissable comme un tissu sonore tapissé de grains sur lequel on fait sonner son pas. Chaque enfant de la maison a pris dans ses mains ces éclats de Petit Poucet. Un peu comme une scène où plusieurs grands orchestres se mélangeraient pour jouer la même partition, la cour resplendit de tous ces émaux. La vie y est grande et durable. Elle se rencontre. Cette abstraction musicale c'est un frottement sur des cailloux qui dure sous chaque pied, l'espace-temps où les

semelles y adhèrent. Cette audition est plus ou moins rapide selon les périodes, selon les jours ou les nuits où l'on sort. Selon le nombre d'invités qui s'y ajoutent ou s'y décomptent. Un tel tapis impose sa relation aux constellations et aussi à la carrière du village. Le jour, acceptant de marcher tout droit, on trouve aussi un couloir de pierre qui mène devant la porte d'entrée. Des dalles rectangles, des carrés, parlent la langue hébétée de la retenue. Celle qui mène à un coin de ciel dont on sait qu'il est déjà passerelle. Une apparence si linéaire de carreaux en pierre, ça se respectent. Ils explorent superficiellement le sol, permettent d'accéder au seuil d'entrée avec une facilité naturelle et tracent les dessins justes de segments imparfaits, flottant entre le portail de ferronnerie et les cailloux blancs de la cour.